

TU N'AS JAMAIS cultivé ton jardin.

C'est la phrase qui m'est venue alors que je piochais la terre devant sa tombe.

J'essayais tant bien que mal de planter un dahlia dans l'humus dur qui contient tes restes.

J'avais dans les mains une truelle et une serpette, mais je n'arrivais pas à sarcler le terrain dérisoire où je veux penser que quelque chose de maman demeure.

J'ai mis mes genoux dans le sol. Il faisait très beau. Le soleil me réconfortait, léchait les plaies de mon corps meurtri. À quatre pattes, je savais que je salirais mes vêtements, je savais aussi que, si elle était encore vivante, maman me le reprocherait. Elle dirait : «Mais quelle idée, cette enfant... elle a toujours eu de ces inventions, celle-là ! Rien à faire... Peut pas s'en empêcher.» Et puis elle enchaînerait sur une anecdote qui mettrait en évidence mon imagination néfaste.

Il m'a semblé à ce moment-là, les mains et les genoux dans la terre, ne pas pouvoir être plus proche de toi.

Tu n'as jamais cultivé ton jardin...

Cela sonne comme un reproche. Je ne sais si c'en est un.

QUE LE MONDE refleurisse! Que la peine s'estompe!
Que les morts trouvent leur place dans la terre chaude
des étés à venir qui se nourriront d'eux! Que des temps
meilleurs arrivent! Et pour cela il faut peut-être sonner
le glas d'un temps, le sien.

En moi, je veux laisser monter la sève d'un printemps.
En moi, je porterai des mondes inconnus,
étonnants.

Ma peine me mènera vers ma joie.

J'AI COMMENCÉ ce texte quand Alex m'a dit de planter devant la pierre tombale des narcisses, des jacinthes, des iris, des azalées de Gibraltar, des rhododendrons, des savetiers, des cœurs saignants ou encore des ligulaires. Et puis quelques lavandes, des astilbes, des cierges d'argent et des glaïeuls. Alex fait dans la luxuriance. Il m'a aussi recommandé de lire un livre sur le jardinage écrit par Derek Jarman. Je l'ai immédiatement acheté. Je suis une fille docile. Maman m'a dressée à l'obéissance. Il suffit qu'un ami me conseille de lire un texte pour que je m'exécute.

Moi, contrairement à toi, maman, j'aime cultiver mon jardin.

Alors, je lis tout ce que l'on me propose.

J'ai donc vite commandé les bouquins de Jarman en anglais. Je suis tombée sur *Modern Nature*, puis sur le reste de ses journaux, *Smiling in Slow Motion*, *Chroma* et enfin sur ses *Sketchbooks*. En quelques jours, ils étaient arrivés à la librairie Argo, rue Sainte-Catherine,

pas très loin d'où maman vivait durant la dernière année de son existence.

Je ne comprends pas encore comment cet endroit suranné, un sanctuaire pour les livres, perdue entre les restaurants, les brasseries de toutes sortes et les magasins d'alimentation. Dans un quartier où la culture me semble une fleur très rare, même si nous sommes à quelques pas de ce lieu improbable, le Centre canadien d'architecture, que Phyllis Lambert a tenu à faire pousser là, entre l'autoroute Ville-Marie et la montagne.

Pas très loin de la librairie, des machines creusent le sol pour y planter des immeubles qui verront fleurir de magnifiques parkings souterrains. Des voitures s'y entasseront en narguant les changements climatiques... Sur le toit, pour se donner bonne conscience, on mettra l'été une kyrielle de bacs à bégonias, et puis on aménagera une piscine chlorée ouverte durant les quatre saisons et entourée d'immenses vitres. On bénéficiera ainsi de la blanche lumière montréalaise. En nageant dans l'eau un peu forte, on pourra apercevoir au loin le mont Saint-Hilaire et puis les autres montagnes qui invitent à aller se balader les dimanches dans la nature distante.

Au Centre canadien d'architecture se trouve un magnifique jardin d'hiver. J'y vais dès que je peux, me

faisant croire que j'aurais incarné une femme heureuse et aisée à une autre époque. Le Centre, qui date de 1979, a embrassé en lui la maison Shaughnessy, construite elle en 1874, autour du jardin d'hiver Devencore, qui faisait partie de la vieille demeure.

La coupole en verre, le plancher disposé autour d'une étoile, les hibiscus rouges, tout me donne envie, dès l'automne, de jouer à la jardinière d'intérieur en contemplant la bretelle d'accès à l'autoroute Ville-Marie et les cheminées des usines. Je fais table rase du passé récent et j'imagine la vue que l'on avait au début du xx^e siècle sur les terres à perte de vue et le fleuve au loin. Il me semble voir surgir du néant des fleurs qui croissent pourtant autour des fenêtres géantes, formant la rotonde de la serre.

Pas loin du CCA, en ce moment, le paysage est désolant. Cet immense trou à ciel ouvert a tout d'un lot pour un enterrement, celui de la rue Sainte-Catherine des années 1960, là où, quand papa avait la baraka et faisait une arnaque, nous allions manger en famille chez Pauzé une sole amandine comme maman l'aimait.

Nous nous rendions dans l'ouest de la ville pour qu'elle puisse déguster le poisson apprêté selon ses goûts. Le serveur devait venir à notre table. Maman lui demandait alors de découper sa sole en suivant un

rite abracadabrant de prestidigitateur guindé qui lui rappelait peut-être un moment joyeux de sa vie. Pour cet instant de bonheur, ma mère acceptait que nous dilapidions les sous dont nous avons besoin pour tant d'autres choses. Nous étions des rois, le temps d'une soirée amandine...

Tu ne commandais pratiquement que de la sole. Les autres poissons ne te faisaient pas envie. Je n'ai jamais su pourquoi. De la sole et du chocolat... Pauzé a disparu depuis longtemps et le quartier se transforme. Les immeubles à condos y poussent comme des champignons et donnent aux passants une impression de ville bombardée, éventrée, qui ne porte, malgré ses promesses de tours gigantesques, aucun futur accueillant. L'Hôpital de Montréal pour enfants a été rasé. Bientôt on retrouvera à sa place, à deux pas du Centre canadien d'architecture, des immeubles rutilants qui cacheront les vestiges enfouis d'un Montréal que j'aimais.

C'est dans ce quartier insensé que j'ai décidé de lui trouver une résidence, de la mettre à l'abri d'elle-même. De toute façon, elle se moquait bien de là où elle était. Maman cherchait simplement à fuir les lieux, quels qu'ils soient.

Tu n'as même pas réagi quand je t'ai mentionné que tu te retrouvais à deux pas de l'ancien Pauzé ou encore juste à côté

d'un autre resto que tu aimais bien, Chez la Mère Michel. C'est là que papa et toi, vous vous reconciliez. Vous y alliez alors manger en amoureux... si cette expression a déjà eu un sens pour toi. Après vos bagarres, peut-être...

Pauzé, la Mère Michel, non, cela ne lui disait plus rien, à ma mère.

Même pas une dispute.

LORS D'UN DE nos rendez-vous au Café Mélisse, que j'aime beaucoup, Philippine s'est assise toute droite devant sa tasse pour me raconter la vie de ses parents brésiliens. Elle s'est longuement étendue sur l'enfance de sa mère. Philippine et Erico veulent me faire jouer dans un texte de leur cru et, pour cela, ils se proposent tous les deux d'interviewer leur maman.

J'ai tout de suite pensé à ta voix enregistrée sur le téléphone de Lou. Ma fille m'a envoyé le fichier où je pourrais t'entendre, si...

Je n'ai pas encore trouvé le courage de faire résonner tes mots, ta langue, tout près de moi. La nuit, dans mes rêves, très souvent, tu es à mes côtés, mais je ne te vois pas. Je ne peux te faire exister, maman, ni accueillir simplement des signes évidents de ton passage dans ce monde.

Cela viendra.

C'est du moins ce qu'on dit aux gens qui ont du chagrin.

J'avoue que je n'y crois pas.